

Certes, c'est, si nous sommes bien informé, le fléau des ministres, le fléau des candidats, le fléau de tous les chefs de bureaux. Un emploi tant-il à vaquer, il y a 100, 200 demandes pour le remplir. Voilà sur le champ 99, 199 mécontents qui auront été déçus de leurs espérances. Le mécontentement mène à l'opposition, l'opposition peut se convertir un jour en faction, la faction en révolte. Plusieurs publicistes découvrent dans ce désir immodéré de vivre aux dépens d'un gouvernement une des causes des révolutions modernes. Le renversement d'une dynastie, le changement d'une constitution amènera un déplacement dans les offices. A chacun son tour, se dit-on, et l'ordre social est ébranlé.

Il ne faudrait donc pas trop s'alarmer, si un bon nombre des commentants ne terminent pas toutes leurs études. Sans doute plusieurs de ces inconstants ont des reproches à se faire : ils étaient appelés à une meilleure fin ; mais la plupart, c'est du moins notre opinion, ne devaient faire que leurs premiers essais. La douce Providence joue ici, parmi nous, son rôle ordinaire. Elle prédestine le petit nombre à la persévérance : mais ce corps d'élite, elle veut le tirer de la masse des recrues ordinaires.

On sait qu'autrefois, à l'automne, des moines avaient pour office particulier, celui de recueillir dans un vaste champ de blé, les meilleurs épis. On les voyait, ces bons religieux, vêtus de leur aube blanche, psalmodiant les hymnes de l'office du Saint-Sacrement, choisir avec respect ce que l'or de la moisson offrait de plus pur et de plus éblouissant. Ce n'est pas tout, ce premier choix conduisait à un autre choix. Le froment était examiné grain à grain : les plus beaux étaient recueillis dans une riche corbeille tapissée de fin lin : c'était le froment des élus, c.-à-d., le froment qui devait servir au pain eucharistique.

Ainsi la Providence en agit-elle vis-à-vis notre petit peuple d'écoliers. Elle fait tranquillement son tirage, tant qu'enfin il ne reste plus, à peu près, que le nombre voulu par ses divins calculs. Ce sera, si l'homme n'y met point d'obstacle, le vrai froment de la double société ecclésiastique et civile.

MORALE. Mes bons amis, voulez-vous savoir si Dieu vous appelle à ce beau rôle de guider un jour vos semblables, soit du haut de la chaire, soit du haut de la tribune politique, soit dans les postes honorables ordinairement confiés aux hommes vraiment instruits ? Consultez, avant de briser la chaîne de vos études. Vous avez chacun un guide spirituel : c'est celui qui, dans les des-seins de Dieu, a mission pour vous choisir : c'est le bon moine qui continue

son rôle et décerne dans le champ du Père de famille, les épis les plus purs.

Adieu ; à bientôt. La prochaine fois, nous étudierons ensemble une autre moyenne, celle des pensionnaires et des externes.

C. J.

## L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 9 MAI 1878.

Nos Impres. ons.

Lorsqu'une musique se fait entendre, lorsque des contours purs et des couleurs tantôt voilées d'ombre, tantôt baignées de lumière, enchainent le regard, lorsque l'éloquence ou la poésie, ou le génie sous ses formes diverses saisit l'esprit, tout s'arrête au dehors de l'homme, il n'a plus le sentiment de ce qui s'agite près de lui ; le cœur lui-même bat plus lentement, la respiration devient pressée, dans l'espace d'une seconde, l'âme a joui de l'infini et s'est perdue dans une extase qui n'est pas celle des saints mais qui en est au moins l'image et comme un avant-goût.

Toutefois, l'esprit qui éprouve de ces émotions n'est pas sans de pénibles retours, et lorsqu'il abandonne ces hautes régions et retombe subitement au milieu des misères, une immense tristesse l'envahit. Ce qu'il l'a ravi à lui-même, l'homme le contemple alors de nouveau, mais cette fois d'un œil plus calme, presque en le raisonnant, encore tout ému de ces trépassissements qu'il éprouvait tout-à-l'heure, il se perd dans des pensées tristes mais qui ne sont pas sans charmes, et on dit alors de cet homme qu'il rêve...

Je sais que des gens donnant libre carrière au dévergondage de leur esprit, et à l'extravagance de leur pensée, ont prétendu eux aussi rêver, et sont presque parvenus à rendre ce mot ridicule à prononcer ; mais tout de même pour celui qui écrit et qui est susceptible d'aimer, rêver c'est se reposer dans une bonne pensée, c'est prier, c'est presque converser avec Dieu.

Dites-moi ne vous surprenez-vous pas parfois, dans une église, tout absorbé et pour ainsi dire mort au monde, lorsque l'orgue à flots larges et pressés fait pleuvoir l'harmonie sur votre tête, lorsque vous avez devant vous, sur l'autel et autour de l'autel, ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus pur, Dieu, de l'harmonie, de la lumière, des fleurs, des parfums ?...

Et à cette heure où la nuit tend la main au jour qui s'efface, lorsque le firmament réunit pour un instant toutes ses splendeurs, que l'horizon semble plus vaste, le calme plus parfait, les espaces du ciel plus profonds, n'avez-vous pas ressenti alors de ces élans qui nous em-

portent au delà des mondes, et nous jettent ensuite tout palpitants, sur le bord de la route ! Là encore vous avez eu de l'extase, et lorsque ensuite il vous semblait qu'un vide profond se faisait en vous, que la tristesse vous pénétrait, vous vous êtes pris à regretter, vous avez compris que vous n'êtes qu'un pauvre exilé de ces régions que vous n'avez fait qu'entrevoir, vous vous êtes laissé aller à ces fluctuations de la pensée, en d'autres termes vous rêviez.

C'est que dans un seul instant, vous avez entrevu Dieu ; c'est sa main qui corréalisait ces mondes à des distances qui se reflétaient dans le feu du soleil couchant. La bonté vous est apparue dans un beau cantique, jusque dans une fleur fragile, dans un murmure qui a éveillé en vous des voix inconnues, enfin dans tout ce qui vous émeut et sollicite la partie la meilleure de vous-même. Invinciblement l'âme a volé vers l'Infini d'où elle est sortie, déjà elle voyait, elle comprenait presque, et lorsque subitement elle s'est éveillée, elle était toujours captive dans une prison de boue.

Oh ! alors, n'est-ce pas, mes amis, que vous avez soif de l'infini, n'est-ce pas qu'alors vous comprenez que vous êtes de Dieu et que vous devez aller à Dieu, n'est-ce pas que vous souffrez du poids de votre pensée, et que cette terre vous paraît bien ce qu'elle est, vide et misérable !...

Les païens eux-mêmes comprenaient cela et c'était une croyance commune parmi eux que celui qui voyait un dieu, mourrait sur le champ. Ce sont aussi de ces éclairs de félicité qui écrasaient St-Augustin et lui faisaient dire : " C'est assez, ô mon Dieu, c'est assez ! " C'est aussi le même sentiment qui faisait verser des larmes à Ampère et Ozanam, lorsque poursuivant leurs études avec l'esprit du chrétien, ils s'écriaient accablés par le poids de ces mondes qu'ils découvraient jusque dans les profondeurs de l'infini : " Que Dieu est grand, qu'il est grand dans ses œuvres ! "

Le malheur c'est que nous trompons trop souvent cette pauvre âme ; lorsque ses aspirations sont immenses nous la trompons par des sentiments mesquins, lorsqu'elle recherche le sacrifice, nous nous recherchons nous-mêmes, lorsqu'elle s'élance vers l'infini nous lui donnons pour aliment des choses périssables qu'elle embrasse en les approchant, qui peuvent bien l'abuser pendant un instant mais qui ne sauraient ni l'apaiser ni la rassasier.

Mgr de Laval.

La translation intime des restes mortels de Mgr de Laval se fera le mercredi 15 du présent mois, à 4 heures de l'après-midi. Le cortège partira de l'Uni-